

LA VIE (MANIFESTE) DES PLANTES ET DES HOMMES

ENTRETIEN AVEC GILLES CLÉMENT



« Le jardin en mouvement », qui réhabilite la liberté des friches, « le jardin planétaire », où la Terre entière est vue comme un enclos autonome, fragile, à protéger et non détruire, le *Manifeste du tiers paysage* pour les territoires délaissés... Avec ses concepts novateurs, Gilles Clément donne à penser et à sentir une vision du monde humaniste, croisant l'art, l'imaginaire, le savoir empirique et les connaissances scientifiques. Né à la nature dans un jardin de la Creuse devenu le sien, à la fois paysagiste, jardinier, entomologiste, botaniste, ingénieur agronome, écrivain et artiste, sillonnant la planète pour en observer les richesses et les mécanismes, il transmet à son tour le goût de cultiver et de respecter notre environnement. Ainsi cet été, l'érection de sa tour à eau sur la ligne de partage des eaux dans le cadre du *Parcours artistique des Monts d'Ardèche*.

■ PROPOS RECUEILLIS PAR PASCALE LISMONDE ET TOM LAURENT



Dans votre *Leçon inaugurale au Collège de France* (2011), vous dites que les premiers paysagistes sont les peintres. Ces liens entre art, paysage et jardin sont-ils encore de même nature ?

Gilles Clément | Les artistes sont ceux par qui se construit l'histoire humaine de la culture. Ils voient ce qu'on n'avait pas vu, ils fabriquent ce qu'on n'avait pas prévu. On appelle ainsi « peintres paysagistes » ceux qui se sont intéressés à ce qu'il y avait sous leur regard, avant que « paysagiste » devienne un métier dans les années 1940 (ou plutôt « architecte » chez les Anglo-Saxons). Mais dans certaines cultures, le terme « paysage » n'existe pas – en Indonésie, à Bali on parle de *permanangan*, qui renvoie au point de vue, pas au paysage. Le paysage se réfère donc à ce qui est sous le regard et tous les autres sens, il est lié à une vision subjective et à une culture. Mais le jardin, c'est autre chose, une construction, un rêve, un monde clos mais dont les clôtures sont illusoire car les oiseaux et les nuages se moquent pas mal du cadastre.

Si on fait un déroulé presque canonique – et en raccourci – de l'histoire du jardin, on trouve l'*hortus conclusus*, soit l'enclos qui protège du monde extérieur au Moyen Âge, puis la grande ouverture de la Renaissance. Le « jardin planétaire » dont vous faites le constat aujourd'hui est-il une forme de retour à l'*hortus conclusus* à une autre échelle, ou d'autres notions entrent-elles en jeu ?

La prise de conscience de notre situation sur la planète amène de fait de nouvelles

Vue de l'exposition *Toujours la vie invente*, Biennale de Melle, 2015.



notions. L'*hortus conclusus* a des limites physiques, qui se traduiront plus tard par la propriété. Et comme il faut avoir tout à disposition, on a mélangé les fleurs et les fruits au sein de celui-ci. Or ce mélange a été peu à peu dissocié, on a séparé les jardins à fleurs des potagers quand les perspectives ont commencé à exister à la Renaissance, en Italie puis en France – où le premier jardin se trouvait à Amboise. L'ouverture des jardins vient aussi du changement de notre rapport à l'extérieur. On a moins peur de sortir du château fort, d'aller chasser sur les terres qu'on ouvre pour les cultiver. Il faut aller observer à Blois les dessins en vue cavalière d'Androuet du Cerceau qui colonise le territoire au-delà de l'*hortus conclusus*. Cette ouverture reste toujours liée à l'idée d'une maîtrise : à la Renaissance, les jardins sont très architecturés, de nombreux jardiniers les entretiennent et de nouveaux outils se font jour. Et l'âge classique et l'usage de la perspective entraînent une véritable prise de pouvoir jusqu'à l'horizon, à l'infini. Quant au jardin d'aujourd'hui, il est englobé dans son rapport au jardin planétaire, c'est-à-dire un enclos, dont on ne peut ni voir ni saisir les limites puisque « planétaire ». Il est doté de ces plantes que l'on continue d'appeler « invasives », alors que ce brassage planétaire est la conséquence de l'activité humaine et qu'il est intéressant de les jardiner. Pour ma part, je procède « par soustraction » – et non par « désherbage » : il y a des espèces que j'enlève et d'autres que je laisse. Pour certains, ma position paraît très subversive : laisser les « mauvaises herbes » et accepter le brassage des écosystèmes émergents est parfois violemment combattu.



Depuis les années 1970, quelle évolution avez-vous observée dans la vision, notamment politique, du jardin ?

À mes débuts, ma réflexion n'était pas spécialement idéologique, mais tout est vite devenu très politique. Au fond, presque tout a été dit sur le sujet dans les années 1968-70. Mais malgré les avertissements d'alors de l'agronome René Dumont, rendu célèbre par son constat sans appel de *L'Afrique noire est mal partie* (1962) et qui



Vue de l'exposition *Le Jardin planétaire*, La Villette, Paris, 1999-2000.

Affiche de campagne de René Dumont, élections présidentielles de 1974.

Vue du Jardin des méditerranées, Domaine du Rayol, Rayol-Canadel-sur-Mer.

s'est présenté à l'élection présidentielle de 1974, l'économie est passée aux mains des financiers, ce qui est totalement incompatible avec l'écologie. Et une fois verrouillée la prise de conscience de 68, on a fait croire que tout allait bien ! Mais on a eu la vache folle, maintenant les glyphosates... les problèmes s'enchaînent !

Il faut voir d'ailleurs comment on considère les « écolos » : on les a vus comme des poètes, puis des rêveurs inutiles, puis des gêneurs empêcheurs de consommer, et à la fin, il faudrait les tuer ! Car la pensée écologique est culpabilisante si elle est mal enseignée alors que son intérêt est de faire comprendre que dans l'écosystème, tout est lié – une plante est liée à un oiseau, lié lui-même à une chenille, etc. Donc, le problème est celui de l'éducation au respect de la biosphère, de notre jardin planétaire.

Vous intervenez également dans le champ de l'art contemporain, comme une extension de votre pratique du jardin. Qu'en est-il de votre proposition pour le parcours ardéchois du *Partage des eaux* ?

Elle fait suite à la création du *Belvédère des lichens* en 2006-07 et à la description en 2009 du paysage entre le mont Gerbier et Pont d'Arc en vue d'une intervention de Giuseppe Penone sur ce parcours, avec l'association Sur le sentier des lauzes. Cette fois, en montant au sommet du mont Gerbier, j'ai eu la surprise de voir de l'eau goutter, alors qu'il n'avait pas plu depuis deux mois et demi. Et je me suis demandé si la source de la Loire pouvait se trouver dans le dernier tiers sommital du mont au lieu d'être à son pied. Avec les responsables du Parc naturel régional et ceux du projet artistique, nous avons donc refait un dessin où la Loire va de l'Atlantique à la Méditerranée en passant par le mont Gerbier – sachant bien sûr que ce sujet est scientifiquement controversé. Au final, on m'a commandé une tour à eau, qui donne vraiment de l'eau ! J'avais étudié ces questions pour mon exposition *Le Jardin planétaire* à La Villette en 1999-2000 en présentant le jardinier des nuages du village de Chugungo dans le désert de l'Atacama au Chili : des filets tendus la nuit permettent d'intercepter l'humidité des brouillards et des vents marins et de remplir peu à peu des citernes, ce qui fait vivre Chugungo où il ne pleut jamais. Tous ces pièges à eau m'intéressent, telles les tours à eau en pierre d'autrefois dans des lieux de sécheresse, comme le désert de Gobi.



Michel Blazy. *Branche*. 2009, crème dessert au chocolat et à la vanille, œufs, lait concentré sucré sur bois grignoté par des souris, 85,5 x 65,5 x 5,5 cm. Courtesy de l'artiste et Art : Concept, Paris.

Lorsque vous introduisez la tour à eau, où vous situez-vous ? Dans le paysage ? Dans le jardin ?

Dans le jardin planétaire, où l'on considère la Terre comme un jardin et ce pour trois raisons. D'abord le brassage qui accompagne le début de la sédentarisation, avec la naissance du petit jardin. On va au loin chercher quelque chose à planter à l'intérieur d'un enclos bien protégé où va pousser cette denrée précieuse qui va permettre de se nourrir. Et on va chercher ces plants de plus en plus loin : les tomates viennent d'Amérique du Sud, les pommes de terre du lac Titicaca, etc. À ceci s'ajoute un brassage planétaire naturel dû à tout ce qui bouge : les vents, les courants marins, les oiseaux. D'où vient la noix de coco, par exemple ? On ne sait pas, mais on la retrouve partout sous les mêmes latitudes.

Mais l'homme a accéléré énormément ce processus naturel, en introduisant des plants venus d'ailleurs, même s'ils n'étaient pas faits pour voyager, ou s'ils portaient d'autres semences que l'homme a introduites sans le vouloir. C'est ainsi que la planète entière finit par ressembler à un jardin. Autre raison : l'anthropisation. L'homme est partout, comme le jardinier sur son terrain. Et même là où il ne va pas, il analyse la planète avec les satellites, les drones ou autres repérages.

Et enfin, la définition du mot « jardin », qui signifie enclos et paradis. Pour ce qui est du « paradis », on ne sait pas... Mais « enclos », oui, car c'est celui de la biosphère – le jardin est ce qui est vivant –, mille mètres en dessous du niveau de la mer, mille mètres au-dessus. Et il faut rappeler que tout est recyclé dans la biosphère, l'air et l'eau – comme dans une lessiveuse ! L'eau que nous buvons a déjà été bue par des plantes et plusieurs fois par des humains ! Car l'eau vient toujours d'ailleurs, même si on ne sait pas bien d'où. Or, pas de vie sans eau, ce qui en fait un bien commun des plus précieux. D'où la tour à eau, comme un symbole fort : on capte l'eau et l'humidité de l'air pour donner à boire dans les conditions les plus difficiles sur la planète, là où il ne pleut pas.

Quels artistes vous semblent participer d'une relation écologique à l'environnement dans lequel ils s'inscrivent ? S'agit-il d'« artistes des limites » ?

J'ai été très frappé par Michel Blazy qui travaille avec le temps, la durée, et avec ce qu'il a sous la main. Un jour dans son atelier, il a fait une sorte de relief couvert de Nutella et au-dessus de lait concentré blanc – un paysage blanc qu'il pose par terre pour attirer les souris. Et elles grignotent le relief, les arêtes du monticule. Au bout d'un moment, il arrête le travail. C'est drôle, pas forcément écologique en tant que tel, mais sa sensibilité au temps, aux gestes du peu, aux odeurs, est en rapport avec l'univers du jardin. Devenir des « artistes des limites » s'adresse plutôt aux paysagistes et concepteurs de l'espace : mieux vaut travailler avec ce dont on dispose, au lieu de recouvrir la nature de plastique, macadam ou autre matériau discutable car pauvre en vie et en diversité. Une friche peut être un trésor : la mettre en scène et la faire accepter, c'est là un travail très délicat à faire, mais mieux vaut valoriser ce que la nature a fait.

Quelle évolution notez-vous entre vos créations de jardins, du parc Citroën (1992) à celui du Quai Branly (2006) ?

Pour Citroën, où j'ai mis en scène pour la première fois mon « jardin en mouvement » à grande échelle dans une friche, il y avait un budget de mise en place et un autre pour l'entretien. Or la Ville de Paris ne dispose plus des mêmes moyens, mais personne n'avait pensé que l'entretien des jets d'eau et de la fontainerie en serait un jour affecté. Le parc en souffre, mais par chance, les



Gilles Clément dans son bureau, Paris, 2017.



Vue du Parc André Citroën, Paris.

végétaux posent moins de problèmes. Aujourd'hui, il est plus facile de faire accepter un jardin dont une part viendra de la nature elle-même avec intervention mineure à la conception et surtout à l'entretien.

Le cas du Quai Branly est significatif : un jardin artificiel, à moitié sur dalle et à moitié sur sol. Il faut encore enlever les tuyaux de goutte à goutte qui ne servent à rien. Mais on a recréé l'exubérance naturelle de la savane arborée, on y sent les saisons.

Quels jardins historiques font référence pour vous ?

Très difficile à dire, même si j'ai admiré beaucoup de jardins en France, en Angleterre, ou l'Alhambra. Mais là où je me suis senti heureux, en phase avec la nature, ce n'est pas dans les jardins, mais en dehors, en passant la barrière, en découvrant des plantes ou des insectes jamais vus ailleurs. Dans le jardin de mes parents, j'allais près d'un rocher sauvage, et assis au milieu des bruyères, je regardais, heureux... D'ailleurs, je suis rentré

dans le jardin par les insectes – leur vol d'une plante à l'autre m'intriguait. D'où ma passion pour l'entomologie et les expéditions plus tard comme au Cameroun avec un ami en 1974 pour trouver des lépidoptères nocturnes. On partait en 4L, avec juste un groupe électrogène pour attirer les insectes ! J'ai toujours là un spécimen du *Bunaeopsis clementi* (le muséum lui a donné mon nom) : c'est le seul qui me reste.

L'un de vos jardins a-t-il votre préférence ?

Celui du Domaine du Rayol, que j'ai créé en 1988 entre Saint-Tropez et Toulon, celui qui se rapproche le plus du « planant », comme un jardin féérique : en tout, 25 hectares dont 7 en jardin qui courent en pente vive jusqu'à la mer. Un morceau de planète à lui tout seul, où l'on découvre des paysages du monde entier. Et comme on ne peut pas tout jardiner, il y a donc des domaines intouchés qui s'avèrent riches d'enseignements car la nature invente toujours et fait toujours ce qu'elle veut. C'est bien un territoire mental d'espérance, un morceau de terre et d'éternité. ■

À VOIR

Gilles Clément.
Toujours la vie invente,
Domaine de Trévarez,
Saint-Goazec
Du 13 mai
au 15 octobre 2017

Michel Blazy,
Galerie Art :
Concept, Paris
Du 20 mai
au 22 juillet 2017

Le Partage des eaux.
Parcours artistique
dans les Monts
d'Ardèche,
Installations pérennes
à partir du 8 juillet 2017